

**Simone Bonnafous**  
*Centre d'Étude des Discours, Images,  
Textes et Communications (CEDITEC),  
Université Paris XII-Val de Marne*

## L'ARME DE LA DÉRISION CHEZ J.-M. LE PEN

Bien que souvent étudié et source d'innombrables travaux universitaires, plus que celui de tout autre homme politique contemporain, le discours de Jean-Marie Le Pen n'a jamais été étudié systématiquement sous l'angle de la dérision. Crainte d'éclairer un aspect trop original de ce discours ? Crainte de devoir reconnaître la capacité de séduction d'une verve qui, pour agressive qu'elle soit, n'en fait pas moins rire ? Tout cela à la fois sans doute ; peut-être est-il d'ailleurs plus facile d'aborder de front cette question aujourd'hui, en un moment de reflux du mouvement d'extrême-droite dirigé par J.-M. Le Pen.

Rappelons d'abord que le discours politique a longtemps fait grand usage de la « dérision », c'est-à-dire de cette association de l'humour et de l'agression qui la caractérise et la distingue en principe de la pure injure. Depuis les *Père Duchêne* royalistes et révolutionnaires<sup>1</sup> jusqu'à la presse politique de l'entre-deux guerres, et particulièrement la presse fasciste, le discours politique français s'est nourri de railleries, quolibets, calembours et jeux ironiques etc. L'apogée de cette violence verbale fut peut-être l'affaire Dreyfus, pendant laquelle droite antidreyfusarde, antiparlementaire, antisémite, mais aussi gauche radicale et révolutionnaire, souvent anticléricale et parfois antiparlementaire, s'en sont donné à cœur joie dans l'invention verbale et la composition. « Cléricafard », « cléricathareux », « cléricouillard », « dépoté » ou « radigaleux »<sup>2</sup> font ainsi couramment partie des amabilités verbales échangées dans l'espace public de la III<sup>e</sup> République. Suffixations péjoratives en —ard, —ade, —aille, —âtre, —erie, finales savantes et parodiques, troncations et déformations, compositions en —o et « accumulations héroï-comiques »<sup>3</sup> sont à l'honneur.

Depuis la seconde guerre mondiale et la disqualification de fait du discours pamphlétaire<sup>4</sup> et de sa charge de dérision, par l'usage qu'en firent des Céline, Rebatet, Bernanos et autres, depuis surtout le durcissement des lois sur la presse, la diffamation et les propos racistes, depuis

aussi que l'indépendance quasi générale de la presse nationale vis-à-vis des partis est assurée, le discours public, de la presse comme des hommes politiques s'est considérablement assagi. La verve satirique, la raillerie, les jeux de mots et les caricatures ou les pastiches se sont repliés en des lieux réservés comme *Charlie Hebdo*, *Le Canard Enchaîné* et des émissions de télévision récentes comme le *Bébête Show* ou *Les Guignols de l'info* (cf. *infra* Coulomb-Gully)<sup>5</sup>. Encore ces dernières sont-elles aussi soumises aux lois précitées et parfois très critiquées. Le *Bébête Show* a ainsi été accusé de faire le jeu de Le Pen, de dégrader l'image de la politique et surtout d'avoir provoqué le suicide du Premier ministre Pierre Bérégovoy le 1<sup>er</sup> mai 1993, comme une campagne de la presse d'extrême-droite avait provoqué celui de Roger Salengro en 1936 (cf. *infra* Derville).

De ce fait, le discours politique courant, qu'il s'agisse de celui des professionnels de la politique ou des éditorialistes de la grande presse nationale et locale est devenu très policé. Il suffit de voir le tollé ou à tout le moins la surprise qu'ont parfois suscité des ministres comme Claude Allègre<sup>6</sup> ou Jean-Pierre Chevènement<sup>7</sup> pour s'en convaincre. Sans doute n'est-ce pas un hasard si ces deux ministres, dont le franc parler et le verbe tonitruant tranchaient dans le gouvernement Jospin, se vivaient par ailleurs tous deux comme des « outsiders » politiques, porteurs d'une vision forte de l'École, la République, la France, etc. qu'ils étaient prêts à défendre contre vents et marées... quitte à y laisser leur portefeuille ministériel. Leurs difficultés ne seraient-elles pas au fond la confirmation de l'hypothèse avancée par Marc Angenot : « Il se peut que nous assistions aujourd'hui à la "mort" de ce modèle polémique dont Bloy, Péguy, Bernanos, Berl ont successivement fourni le modèle et dont les Jean Cau et les Maurice Clavel seraient parmi nous des représentants "attardés" ; il est possible qu'au modèle du quidam pourvu d'un mandat dénonciateur, attaché à des formes de pathos et d'éloquence dépassées, un autre type institué de "critique radical" [...] vienne se substituer, appuyé sur le prestige d'un savoir technique et non plus sur les vérités de la bonne foi et du courage individuel. »<sup>8</sup>

C'est dans ce contexte général de normalisation et d'assagissement rhétorique du discours politique qu'il faut apprécier le sens et la portée de la dérision chez Jean-Marie Le Pen. Conscient de sa singularité, ce dernier en fait d'abord un argument de distinction. Contrairement aux autres hommes politiques, qui sont tous à ses yeux des énarques embourgeoisés, lui seul aurait gardé le franc-parler populaire, de Rabelais, des Gaulois et des Bretons... « Je suis un homme du peuple, moi. Ma tradition, c'est la tradition gauloise. Rabelais, maintenant, c'est très mal vu, je le sais bien. En fait, je pratique l'humour breton, moi... mais je sais que c'est déjà du racisme. »<sup>9</sup> Se gardant bien de toute allusion aux pratiques pamphlétaires de l'extrême-droite des années 1930 et de ses ancêtres de l'antisémitisme ou de l'antiparlementarisme, il préfère se référer à une sorte de « génie national », qu'il incarnerait jusque dans la pratique des métaphores sexuelles : « Je suis un Gaulois. Je n'ai pas de pudibonderie dans le domaine sexuel. Ça ne m'inhibe pas du tout, mais pas du tout. Je crois qu'en ce sens je suis un Français archétypique. »<sup>10</sup> Paria de la politique et victime d'un vaste complot médiatique, Le Pen aurait ainsi choisi l'arme des faibles et des contestataires, celle du bouffon du roi, du contre-pouvoir, de Gavroche.

À côté de la critique et de l'agression verbale pures, on peut donc relever dans les interventions lepénistes un grand nombre de procédés visant à disqualifier l'Autre par le ridicule. Sans entrer dans un essai de taxinomie sans intérêt, on peut néanmoins repérer trois modes principaux, correspondant à trois régimes d'adversaires différents.

## **Dérision dans l'interaction**

Nous avons souligné ailleurs le rapport très conflictuel que J.-M. Le Pen entretient avec les médias et l'usage qu'il sait faire de cette conflictualité bien entretenue<sup>11</sup>. Les journalistes sont donc la première victime d'une stratégie de dérision « in praesentia », qui vise à la fois à délégitimer dans leur rôle et leur statut et du même coup à esquiver certaines questions embarrassantes. Leur faire dire et assumer ce qu'ils ne veulent pas dire ni assumer, les rendre intolérants et agressifs, les faire s'empêtrer dans leurs contradictions, leur « clouer le bec » par des réparties imprévues, toute l'interaction avec les journalistes est conçue et menée par J.-M. Le Pen dans l'objectif visible d'un K.O. verbal<sup>12</sup>. Une de ses méthodes consiste à déjouer l'attente du journaliste, qui se fondant sur des antécédents, reproche au leader lepéniste des expressions qu'il n'a en fait pas prononcées dans l'émission ou dans le contexte qui donne lieu à débat. L'émission 7/7 du 26 février 1995 en fournit un excellent exemple, où l'on voit les rôles des deux protagonistes totalement inversés : Jean-Marie Le Pen apparaissant comme un homme pondéré, pesant ses mots, donnant des leçons d'étymologie sociale et Gérard Carreyrou comme un personnage retors, de mauvaise foi, l'accusant à tort de qualifier d'« incident » un meurtre raciste ou de proposer d'enfermer les immigrés dans des « camps de concentration »<sup>13</sup>. Même stratégie dans un dialogue avec Christine Ockrent (émission intitulée *Dimanche Soir* du 15 septembre 1996) où J.-M. Le Pen, jouant des ruses de l'implicite, jubile de contraindre la journaliste à renoncer in extremis à son accusation, sous peine de devoir préférer elle-même le mot que lui avait pris soin de ne pas formuler :

- C. Ockrent : « Il faut bien dire qu'hier à Marseille, vous vous êtes surpassé »
- J.-M. Le Pen : « Ah oui ? »
- C. Ockrent : « Vous avez parlé de la droite saumonée, de la gauche caviar »
- J.-M. Le Pen : « Oui, c'est interdit par la morale républicaine ? »
- C. Ockrent : « De la presse gauchiste et maçonnique. Vous avez pas oublié un adjectif là ? »
- J.-M. Le Pen : « Ah non, non, non »
- C. Ockrent : « D'accord »
- J.-M. Le Pen : « Vous tenez à ce que je l'ajoute ? »
- C. Ockrent : « Non »
- J.-M. Le Pen : « Lequel ? À quoi vous pensez là ? »

— C. Ockrent : « Moi rien, mais je me suis demandée s'il y avait pas un oubli de votre part »

— J.-M. Le Pen : « C'est très bien, vous voyez, comme on s'arrange ».

Une autre stratégie, dont Jean-Marie Le Pen, n'a évidemment pas le monopole, consiste à placer le journaliste en contradiction avec ses valeurs et ses référents. Ainsi, toujours dans la même émission, Christine Ockrent est-elle réduite au silence par la mention du « racisme » de Jules Ferry et Léon Blum :

— C. Ockrent : « Monsieur Le Pen, est-ce que vous êtes prêt ce soir, sans faux fuyant, sans détour, à nous affirmer que les races humaines sont égales entre elles, qu'aucune n'est supérieure ou inférieure à l'autre ? »

— J.-M. Le Pen : « On pourrait dire ça, à condition de noter en même temps que toutes les races sont égales, mais qu'il y en a qui sont plus ou moins égales, n'est-ce pas, il y en a qui sont plus égales que les autres »

— C. Ockrent : « Donc, ça veut dire pour vous qu'il y a quoi, une hiérarchie ? »

— J.-M. Le Pen : « Non, non, non, je laisse ça, cette opinion à certains pères de la République que je ne vais pas manquer de vous citer. Par exemple Jules Ferry : "le devoir des peuples civilisés est de mettre dans leurs rapports avec les peuples barbares la plus grande longanimité, celle d'une race supérieure qui ne conquiert pas pour son plaisir." » Et de continuer par une citation de Léon Blum, du même style, tandis que Christine Ockrent, confuse, plonge le nez dans ses papiers. On notera enfin, sans prétendre à l'exhaustivité, la tactique qui consiste à fournir une réponse qui ridiculise la question et permet donc de ne pas répondre. Ainsi lors de *l'Heure de vérité* du 31 janvier 1993, Alain Duhamel demande-t-il à J.-M. Le Pen ce qu'il pense du principe de purification ethnique et ce dernier de répondre : « Je n'en pense rien ». A. Duhamel insiste alors : « Vous pourriez la condamner ». Et J.-M. Le Pen de clore le débat par une énumération qui vise à enlever tout sens à la question : « Je condamne la purification ethnique, le cancer du sein, la grêle, les accidents de la route, en gros tous les malheurs qui arrivent au monde. »<sup>14</sup>

## Des « figures de l'agression »

Cibles privilégiées des tactiques de ridiculisation et de déstabilisation in praesentia, les journalistes sont aussi, en même temps que l'ensemble de la classe politique et de ses adversaires, parmi les victimes « in absentia » des jeux de mots, néologismes, calembours, métaphores et autres mots-valises dont J.-M. Le Pen raffole. Traits physiques, noms propres, caractères et pratiques présumés, tout est en effet prétexte pour lui à formules désobligeantes à l'égard des fonctionnaires « qui font à cinquante ce qu'ils peuvent faire à dix », des instituteurs « barbus et gauchistes »<sup>15</sup>, des « grévistes paresseux et fainéants », des « prêtres qui s'adonnent au cléricanisme-marxisme », du « journaliste Botharel du Figaro à l'aigreur rancie de petit cre-

vard », de « Barre fonctionnaire qui a toujours attendu son chèque en fin de mois », de « Doubin Crétin »<sup>16</sup>, de « Fabius cunctator » devenu « Fabius Giscardor »<sup>17</sup>, etc.

Les métaphores et comparaisons sexuelles abondent, contre Michel Rocard, « le champion du retrait volontaire »<sup>18</sup>, contre les partis traditionnels que Le Pen empêcherait de « bander à quatre »<sup>19</sup>, contre l'UDF et le RPR dépeintes comme de « vieilles demoiselles frileuses » qu'il n'aurait pas « l'intention de violer »<sup>20</sup>, contre « l'association des femmes maghrébines en rut »<sup>21</sup>, etc.

On retrouve donc dans le discours lepéniste l'ensemble des procédés que Marc Angenot dénomme « figures de l'agression » ou « ensemble des moyens non démonstratifs, non argumentatifs, visant à déconsidérer l'adversaire, à inquiéter le lecteur, à décourager la controverse, à menacer sans réfuter »<sup>22</sup>, et parmi lesquels il range aussi bien l'injure et la métaphore polémique que le sarcasme, l'antiphrase et le calembour.

Cette pratique de la dérision pose évidemment la délicate question de la distinction entre la « blague » et la « caricature » qui seraient d'essence essentiellement humoristique et l'injure et le sarcasme qui seraient plutôt de tendance agressive. Nous ne prétendons pas traiter ici ce sujet qui est extrêmement complexe comme le laisse entrevoir sa simple formulation et renvoyons à la lecture du livre d'Évelyne Laguerche, intitulé *L'injure à fleur de peau* (L'Harmattan, 1993) qui s'appuie, pour les discuter, sur les thèses de Freud. Sans donner de réponse tranchée, cet ouvrage montre bien que la frontière entre injures et mots d'esprit ou jeux de mots peut être parfois extrêmement ténue et mobile et que l'« effet injure » ou l'« effet dérision » dépendent largement du contexte, de l'intention que l'on peut prêter ou non à l'auteur, de la réaction de la personne cible, de l'attitude des auditeurs et de leur appartenance ou non au monde social ou idéologique de l'auteur, etc.

Certains jeux de mots et formules de J.-M. Le Pen font clairement rire de larges auditoires<sup>23</sup> et sont très proches de ce que des émissions satiriques pourraient proposer. Il en va ainsi dans l'émission « 7/7 » déjà citée, de la dénonciation de l'opposition politique, « tenue par la barbichette pendant qu'« elle » tient par la petite mallette »<sup>24</sup> ou du jeu sur le nom propre de Philippe de Villiers que J.-M. Le Pen affuble du numéro 000, par allusion à ses scores électoraux : « Et ce que je sais de l'espionnage, je le sais surtout en lisant Monsieur de Villiers, le romancier, pas l'autre. Celui de 007, pas celui de 000 ». Difficile aussi de ne pas sourire à l'évocation des États-Unis donnant « le spectacle affligeant d'un président, galopin, galipettant et hilarant, pourchassé par des Tartuffes exhibitionnistes »<sup>25</sup>.

Il est tout aussi clair que pour des raisons contextuelles, historiques et idéologiques, les « jeux de mots » sur « Durafour-crématoire » ou sur « mamma Haine Sinclair, marchande de soutiens-gorge à TF1 »<sup>26</sup> ne peuvent être appréciés comme de simples jeux de langage. Ce qui n'empêche pas J.-M. Le Pen de nier toute charge haineuse à ses propos et de revendiquer le droit à la plaisanterie et à l'ironie : « Je vous mets au défi de trouver un mot de haine, il m'arrive d'ironiser sur mes adversaires politiques, il m'arrive de souligner leur ridicule ou leurs insuffi-

sances, mais je suis là dans mon rôle, et ce n'est pas à un fin lettré que j'apprendrai ce que veut dire : "Castigat ridando", n'est-ce pas ? : "Il châtie en faisant rire", "il corrige en faisant rire" » répond-il à J. F. Kahn qui vient de lire une longue liste de formules assassines et blessantes prononcées par le président du Front National<sup>27</sup>. Il se défend sur le même ton après son calembour sur Michel Durafour, ministre de la Fonction publique : « Je crois comprendre qu'il y a en politique des mots sacrés, qu'il est interdit d'utiliser, il y a un nouveau délit politique qui est le délit de blasphème, car j'ai en effet qualifié M. Durafour par des jeux de mots dont chacun peut apprécier ou non la finesse, Durafour et du moulin, Durafour-crématoire. M. Durafour voulait la disparition du Front National, cela me paraissait un bon mot. Et que ça ait pu provoquer ce genre de réaction montre en quel état de servitude sont les esprits. Alors, moi je voudrais qu'on établisse la liste de mes libertés. Homme politique français, qu'est-ce que j'ai encore le droit de dire ? »<sup>28</sup> Calembour ou injure ? Pressée de trancher la question, la justice hésite, condamnant à Nanterre « pour injure envers un ministre » et relaxant en appel à Versailles au motif qu'il s'agissait « d'un calembour proféré en période préélectorale contre un adversaire politique qui n'avait pas caché sa volonté d'éliminer un parti opposant, en l'espèce le F.N. »<sup>29</sup>. Preuve, s'il en était besoin, de l'impossibilité fréquente de dissocier jeu de mots et injure, caricature et sarcasme. « Durafour-crématoire » est bien à la fois une injure et un calembour, comme « Mamma Haine Sinclair », ou comme « F-Haine », formule souvent utilisée par les adversaires du F.N. C'est d'ailleurs tout le danger et toute la force de ces formules de peut-être réussir à amuser ceux-là mêmes qui les condamnent sur le fond : par le plaisir ainsi provoqué, l'auteur du jeu de mots ou de la caricature injurieuse chercherait à établir une complicité forcée avec son auditoire, au détriment de la personne visée.

Avec ses jeux de mots et ses blagues à « effet injurieux », Jean-Marie le Pen gagne au moins sur quatre tableaux. Il dénigre et ridiculise ses adversaires, ce qui est son objectif premier ; il se dispense de fonder ses attaques sur des démonstrations ; il « mouille » son auditoire ou ses lecteurs par le sourire ou l'admiration qu'il leur arrache devant ses prouesses verbales et ses inventions ; et, ce qui n'est pas négligeable, il évite les procès ou les rend délicats, en jouant de la plaisanterie comme d'un abri.

## Ironie et antiphrases

Si la dérision lepéniste prend souvent les personnes pour cible, ce sont cependant les idées, la politique et les programmes de ses adversaires que le leader d'extrême-droite combat en premier lieu. Dans ce cas aussi, la dérision est une de ses armes favorites. Les discours et les écrits de Le Pen sont ainsi parsemés de caricatures des positions adverses, d'antiphrases, de sermocinations<sup>30</sup>, de « citations aveux »<sup>31</sup>, qui constituent un dialogisme polémique où la parole et la pensée de l'autre sont sans cesse subvertis et pervertis.

— « Si on appliquait la philosophie de M. Harlem Désir, il aurait suffi que les Allemands déposassent leurs ceinturons et leurs fusils à la frontière et qu'ils entrent avec un bagage de touriste ou d'immigré pour que nous les acceptions. »<sup>32</sup>

— « Français, saluez la contribution des Sri-Lankais à notre économie, des Turcs aux Beaux-Arts, des Zaïrois à la technique, des Algériens aux mœurs ! Sans eux, n'est-ce pas, nous restions des sauvages... »<sup>33</sup> (Antiphrase).

— « Cette chasse aux sorcières est menée aux ordres de lobbies racistes anti-français. Elle crée un véritable "terrorisme ambiant", comme le reconnaît Séguin. Il faudrait, dit-il, avoir le courage de la braver, le cran d'exposer sa réputation, et cela, ni M. Séguin, ni M. Madelin, ni M. de Villiers n'en ont le courage. Ils sont des complices par lâcheté. Leur mot d'ordre est : Courage, fuyons ! »<sup>34</sup> (Sermocination et oxymore).

— « Sont-ils conscients, tous ceux qui bêlent l'Europe comme des chèvres (stratégie de l'aveu et métaphore animalisante), que cette Europe satellisée, sans élan vital, moral ou culturel, sera un terrain de colonisation, d'ordre économique pour les uns, démographique pour les autres. »<sup>35</sup>

La dérision peut aussi se signaler par la présence d'un « sic » sarcastique. L'article d'Alice Krieg intitulé « Vacances argumentative : l'usage de (sic) dans la presse d'extrême-droite contemporaine »<sup>36</sup> en propose une analyse très convaincante. D'un suremploi notable dans l'ensemble de la presse d'extrême-droite, le « sic » peut souligner la faute d'orthographe d'un immigré ou de l'administration, ironiser sur un abus de mot ou dénoncer des contrevérités. Dans tous les cas, le « sic » est caractérisé par ce qu'A. Krieg appelle une « forme de lâcheté argumentative : il est un acte de dénonciation qui ne dit pas sur quoi porte l'accusation, et, en cas de dénonciation du "mauvais mot" de l'autre qui nomme mal, il ne dit pas quel serait le "bon mot" qui nommerait bien. Le "sic" fait alors appel à la connivence de celui qui sait et de celui qui comprend » (p. 20). De cet appel à la connivence et au travail interprétatif du lecteur ou de l'auditeur fondé sur le recours massif à l'implicite, Alice Krieg donne une pléiade d'exemples tirés de *Minute*, de *National Hebdo* ou de *Rivarol*. Citons, parmi les plus typiques, celui qui, dans *National Hebdo* du 19 février 1998, s'en prend aux thèses communistes sur l'insécurité : « La candidate communiste aux prochaines cantonales vient d'adresser le même type de tract aux communautés sur le thème de "l'insécurité et du racisme" (sic), Le tract, est bien sûr, cosigné du M.R.A.P. » (p. 26).

Du point de vue des mécanismes et des fonctions, on peut dire à l'issue de ce rapide tour d'horizon des formes et des usages de la dérision chez J.-M. Le Pen que les trois cas que nous avons analysés, ridiculisation des journalistes dans l'interaction, jeux de mots et plaisanteries plus ou moins injurieuses à l'égard des adversaires absents et ironie sur les thèses et les termes adverses, ont en commun de jouer de l'implicite, de dispenser de la charge de la preuve et de créer, de gré ou de force, de la complicité avec le « tiers » sur le dos des cibles du discours polémique. En cela le discours de Jean-Marie Le Pen relève bien du discours pamphlétaire, tel qu'il est décrit par Marc Angenot : « Le pamphlet se trouve mal à l'aise dans les stratégies

ordinaires du discours entymématique [...] D'abord il n'est pas porteur d'une conviction modérée mais d'une évidence et l'évidence est de l'ordre du tout ou rien ; elle ne se trouve pas par une stratégie progressive, mais elle "éclate" et son éclat fait qu'elle se passe de preuve. » (p. 41).

## Conclusion

Pour que le discours de J.-M. Le Pen n'apparaisse pas comme le simple et unique continuateur d'une tradition pamphlétaire, « bien française », ce qui ne ferait finalement que confirmer ses propres prétentions, nous voudrions souligner trois points :

- Tout d'abord que, comme toujours dès qu'il s'agit de style et de forme, J.-M. Le Pen n'a le monopole d'aucune des rhétoriques de la dérision ici décrites. Alice Krieg souligne à juste titre que *Le Canard Enchaîné* et *Charlie Hebdo* font aussi grand usage du « sic », même si la presse d'extrême-droite détient le record de fréquence. De même, tous les hommes politiques usent-ils parfois de l'ironie et chacun sait que le dialogue polémique est truffé de déformations des propos d'autrui, jusque dans les interactions quotidiennes. Ce qui caractérise les énoncés de Le Pen n'est donc pas l'exclusivité de ces procédés, mais leur fréquence et leur violence, qu'aucun autre acteur politique ne se permet.

- En second lieu, il faut noter que la même posture idéologique ne produit pas forcément les mêmes effets. Si les thèses défendues par Bruno Mégret et son parti, le M.N.R., issu de la scission avec le F.N., sont en effet très proches de celles du F.N., voire surenchérisse dessus en ce qui concerne l'immigration et les immigrés, il n'en reste pas moins que son leader ne s'est jamais singularisé par ses excès de langage. « Le discours de Mégret se construit plutôt dans la "finesse", il glisse de temps en temps une image argumentative, sans en abuser et de façon homogène : ce discours se heurte à l'hétérogénéité lepéniste, laquelle s'inscrit plutôt dans une stratégie d'excès, de martèlement pour convaincre son public » conclut G. Dupuis, dans son étude comparée des discours de Mégret et de Le Pen effectuée avant la scission, alors que le premier était encore délégué général du F.N. (p. 32). Une comparaison des discours des deux leaders aujourd'hui affichés sur leurs sites Internet respectifs confirme ce constat d'il y a deux ans. Faut-il relier l'échec politique du M.N.R. à cette banalité rhétorique ? La question mérite en tout cas d'être posée.

- Il ne faudrait enfin pas négliger l'adéquation du style lepéniste au média aujourd'hui dominant, c'est-à-dire la télévision. Les discours pamphlétaires étudiés par Marc Angenot sont tous des textes écrits ; or, le discours de J.-M. Le Pen est d'abord un discours prononcé par un homme corpulent, d'une très grande présence physique, qui fait de chacune de ses prestations un spectacle « grand public », jouant alternativement sur les registres du pathos, du rire et du combat. Le visionnement de n'importe quelle émission politique où s'est produit Jean-Marie



Le Pen permet de vérifier la part considérable des moments où ce dernier rit à gorge déployée et s'esclaffe. La salle, en général composée de ses proches et de ses compagnons politiques, rit avec lui, mais aussi très souvent les journalistes qui l'interviewent, au moins pour une part des interactions. Quand les autres hommes politiques ont besoin pour se libérer un peu du carcan rhétorique classique de courir les émissions de variétés, il suffit à un Le Pen de paraître sur n'importe quel plateau télévisé pour en faire une scène de théâtre. On en serait ainsi arrivé aujourd'hui à cette situation paradoxale où d'un côté les textes de loi et la formation des hommes politiques auraient poli et policé leur discours et où de l'autre, le média télévisuel, par sa dimension émotionnelle et spectaculaire, valoriserait les prestations exubérantes et tonitruantes, mêlant dérision et agression, pour la plus grande joie des téléspectateurs habitués à ces registres par le reste de la grille. Qu'elles soient provisoires ou définitives, les difficultés actuelles du F.N. et de son leader ne doivent pas occulter ce problème car d'autres formations et d'autres leaders pourraient être tentés de jouer un jour sur cette contradiction.

#### NOTES

1. Sur ce sujet, voir les nombreuses publications de J. GUILHAUMOU, dont « Les mille langues du Père Duchêne » in *Société d'Études du XVIII<sup>e</sup> siècle* n° 18, 1986, 143-154.
2. Cf. *Histoire de la langue française*, sous la direction de Gérard ANTOINE et Robert MARTIN, Éditions du CNRS, 1985, tome 1880-1914, chapitre intitulé « Le vocabulaire du pouvoir » par S. BONNAFOUS, J. P. HONORÉ et M. TOURNIER et tome 1914-1945, chapitre intitulé « Chronique lexicale des événements politiques », par N. ARNOLD, F. DOUGNAC et M. TOURNIER.
3. Cf. Jean-Paul HONORÉ, « Sur quelques aspects du discours de combat pendant l'affaire Dreyfus », in *Mélanges à Anne-Marie Pelletier*, Reprog., Université de Marne-La-Vallée, 1998, p. 43-62.
4. La somme sur cette question reste bien sûr *La parole pamphlétaire* de Marc ANGENOT, Payot, 1982, 425 p.
5. Sur « Les Guignols de l'info », voir Annie COLLOVALD et Erik NEVEU, « Les Guignols ou la caricature en abîme » in *Mots* 48, septembre 1996, 87-112 et « Les Guignols, une télé-parodie réflexive », in *Champs visuels* 9, 1998, 48-60.
6. La métaphore du « mammoth » à « dégraisser », restera dans les annales, comme l'oxymore des « révolutionnaires du statu quo » pour désigner le syndicat des enseignants du second degré, cf. *Le Monde*, 25/3/00.
7. Qu'on songe aux « sauvageons » bien sûr, métaphore employée par le ministre de l'Intérieur à l'automne 1999 pour désigner les jeunes récidivistes, mais aussi aux diatribes virulentes contre « la gauche bien pensante » ou les « soixante-huitards attardés qui n'ont pas encore compris qu'une société tant soit peu civilisée ne peut se maintenir sans règles » (*L'Est Républicain*, 13/1/99).
8. ANGENOT, *op. cit.* 1982. p. 320.
9. *Le Figaro-Magazine*, 16 avril 1988, p. 145.
10. Cité in JOUVE P. et MAGOUDI A., *Les dits et les non-dits de Jean-Marie Le Pen*, La Découverte, 1988, p. 66.

11. Simone BONNAFOUS, « Jean-Marie Le Pen et les médias » in F. d'Almeida (dir.), *La question médiatique*, Seli Arslan, 1997, 101-113.
12. Sur le rôle de la dérision dans le discours conflictuel, voir Uli WINDISH, *La communication conflictuelle*, L'âge d'homme, 1987, p. 34 à 58.
13. Pour le détail de cette interaction, voir Simone BONNAFOUS, « Les argumentations de Jean-Marie le Pen », in *Revue politique et parlementaire*, juillet/août 1998, p. 27-39.
14. Pour cet exemple et d'autres du même style, voir Emmanuelle ACHARD, *Jean-Marie Le Pen et les médias : l'exemple de la télévision*, maîtrise d'histoire, Paris X-Nanterre, 1995, p. 115 sq.
15. Formules lancées lors d'un meeting électoral à Aulnay et rapportées par *Le Monde* du 5/11/1983, p. 32.
16. Toutes ces formules font partie d'une longue liste de citations du même acabit, brandies à la tête de J.-M. Le Pen par J. F. Kahn, coupures de presse à l'appui, lors de *L'Heure de vérité* du 27 janvier 1988.
17. J.-M. Le PEN, *La France est de retour*, Éditions Carrère, 1985, p. 48.
18. Cité parmi un florilège impressionnant de propos du même type par Olivier WARIN, in *Le Pen de a à z*, Albin Michel, 1995, p. 69.
19. P. LUTZ, « L'(im)monde selon Jean-Marie » in *Raison Présente* 86, 1988, p. 23.
20. Le Pen dans l'émission « Face au public », 9 janvier 1984, cité par Lutz 1988 p. 25.
21. Cité par J. F. KAHN lors de *l'Heure de Vérité* du 27 janvier 1988.
22. ANGENOT 1982, chapitre VI 3 et 4, p. 249 sq.
23. Nous l'avons en tout cas testé sur des publics étudiants, peu favorables dans leur immense majorité aux idées lepénistes et au personnage.
24. Allusion à une rocambolesque remise de valise remplie de billets dans l'affaire dite « Schuller-Maréchal ».
25. Discours de Le Pen prononcé à la fête BBR en 1998, après l'affaire Lewinski, cité par Gaëlle DUPUIS dans *Jean-Marie Le Pen et Bruno Mégret, Une idéologie, deux discours ?* mémoire de maîtrise, Paris V, 1999, p. 26 et 152.
26. Citation d'un discours de clôture de la fête des Bleu-Blanc-Rouge, le 20 octobre 1985, in Guy BIRENBAUM, *Le Front National en politique*, Balland, 1992, p. 37.
27. Lors de l'émission *L'Heure de vérité* du 27 janvier 1988.
28. Conférence de presse reprise par FR3, le 3 septembre 1988, au JT de 22 heures.
29. G. BIRENBAUM 1992, p. 145, note 3.
30. ANGENOT 1992, reprenant Fontanier, définit la sermocination comme le « discours direct fictif, par lequel on fait parler quelqu'un, en particulier son adversaire, selon ce qu'on croit être sa position dans le débat. » (p. 289).
31. Au sens que donnent à cette expression Maurice MOULLAUD et Jean-François TETU in *Le journal quotidien*, P.U.L. 1989, p. 143 : « la stratégie de l'aveu [...] consiste à faire endosser par une cible le discours que le locuteur tient sur elle ».

32. LE PEN, *op. cit.*, 1985 p. 289.
33. LE PEN, *op. cit.*, 1985, p. 242.
34. Discours de clôture BBR 1998, cité par DUPUIS, *op. cit.*, 1999, p. 21.
35. Discours de clôture BBR 1998, cité par DUPUIS, *op. cit.*, 1999, p. 26.
36. In BONNAFOUS S. et FIALA P. (dir), *Mots*, « Argumentations d'extrême-droite », mars 1999, 11-34.